

Édith Azam

Décembre m'a ciguë



P.O.L.

Extrait de la publication

Décembre m'a ciguë

DU MÊME AUTEUR

Létika Klinik, Dernier télégramme, 2006.

Tiphasme est Phasme, Inventaire/invention, 2007.

L'Écharpe douce aux yeux de soie, Atelier de l'Agneau, 2007.

Amor barricade amor, Atelier de l'Agneau, 2008.

Caillou, éditions du soir au matin, 2008.

Rupture, Dernier télégramme, 2008.

Le mot il est sorti, Al Dante, 2010.

Du pop corn dans la tête, Atelier de l'Agneau, 2010.

Soleil-Œil Crépu, Dernier télégramme, 2011.

Mercury, Al Dante, 2011.

Salle de spectacle du silo d'Arenc, Al Dante, 2011.

Qui journal fait voyage, Atelier de l'Agneau, 2012.

Édith Azam

Décembre m'a ciguë

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2013
ISBN : 978-2-8180-1707-4
www.pol-editeur.com

L'horloge elle va taper : X heures Y secondes. L'horloge, elle va me piquer ses aiguilles. La scène est déjà là, je fuis le téléphone. On est jour J moins quoi? C'est qui le téléphone, qui va me dire ça? Veux pas, veux rien entendre, t'entends? T'entends le téléphone, ce coup de sonnerie-là, que personne ne parle, qu'on ne me dise rien, je saurai pas entendre. X heures Y secondes, c'est quel jour qu'on sera? Pourquoi ça va faire ça, pourquoi tu me fais ça? Non, pas toi pas toi. Dring, dring, je l'entends déjà ta sonnette, et tout mon sang se fige. Veux pas veux pas, tu peux pas m'appeler pour ça,

t'entends, t'entends, t'entends le téléphone, va-t'en! Va-t'en, viens pas me faire carnage au corps. Ça va sonner, je sais, ça va sonner c'est pour bientôt, et ne sais pas quoi faire. On dit ça, tout le monde le dit : qu'il faut être solide, il faut que – c'est la vie – il faut que tu l'admettes. Je dis NON, tu entends : JE DIS NON! Personne n'a le droit de dire une phrase pareille : non, ce n'est pas la vie! Tu la vois toi, la vie? Tu en as, toi, de la vie dans les bronches quand tu dis une phrase pareille? Tu en as de la vie quand tu craches tes poumons? Tais-toi! Tais-toi! Tais-toi le téléphone, j'en veux pas de ta voix, veux pas l'entendre, non, la voix que ça fera de dire cette phrase, j'en veux pas de ton corps, comment je l'imagine, lorsqu'il a ces mots-là qui lui cassent les dents. J'en veux pas de tout ça, de ma mâchoire crispée car je sais pas répondre, du langage désossé, des expressions minables, de ma

carcasse creuse comme une dent pourrie qui sait plus dire un mot et pas même s'accrocher à des automatismes. Veux pas, peux pas. Veux pas que l'on me voie, veux que personne soit là. Veux pas nous voir dans le costume, pas pour ça non, pas là. Non, je ne peux pas entendre, pourquoi tu penses ça? Pourquoi, toi, tu me dis : « Tant mieux qu'il soit là le costume, il te tiendra debout quand tu ne tiendras pas. » Veux pas t'entends : personne : PERSONNE! Ne veux pas qu'on me tienne, ne veux pas qu'on me sache, ne veux plus qu'on me voie. On aura l'air de quoi? On dira quoi comment avec nos voix-cadavres? On est le X il est pile Z. Ce n'est pas là : non pas encore, et le cerveau travaille parce que c'est pour bientôt, on m'a dit : pour décembre. On me l'a dit comme n'importe quoi, comme « mange ta soupe et sois sage ». On me l'a dit : ça ne voulait rien dire : on ne dit pas

des phrases pareilles : pas là, pas là : je ne peux pas l'admettre. Et puis c'est comment le courage, ça se trouve où cette matière-là quand parler ne veut plus rien dire, avec un ciel griffé sous peau, et des mots dents de scie qui tronçonnent la gorge. On ne peut pas, non, envisager tout ça avec des phrases pareilles : « C'est pour décembre, va falloir être costaud. » Je la bouffe pas ta soupe! Non, ça ne veut rien dire une phrase pareille : c'est costume bravache, c'est du n'importe quoi. Tais-toi, tais-toi! Tais-toi le téléphone! Moi je débranche tout. Je fume une cigarette, j'avale le cendrier, j'essaie de penser l'air, mes poumons et l'espace, comment je pourrais faire et pouvoir tout sauver? J'imagine le passé, j'imagine l'avenir, j'essaie de dire un mot mais aucune illusion, ne trouve pas : formule magique, je sais pas dire abracada. Jamais su dire acadabra. Je dis des sons

qui râpent, qui m'égratignent jusqu'aux yeux. Dans la mâchoire : un champ de mines. La cigarette : j'aspire une grande goulée, je recrache tout l'air, essaie de me convaincre : si je souffle très fort je pourrai tout changer. Je ferme les yeux, souffle, prends tout l'air de la tête, et celui sous les clavicules. Me descends le sternum et puis les côtelettes, je prends tout l'air de ma bidoche, je visualise toute ma couenne, m'en vais fouiller jusqu'aux orteils jusqu'à tomber par terre et m'étrangler du cri que je ne sais pas crier. M'étouffe à devenir violette, les poumons me font mal à se friper si fort, et se regonflent alors : d'une violence atroce parce que les nerfs se carbonisent, et que le corps, creusé de part en part, s'éclabousse de ses propres morceaux. Conneries conneries! Des défis à la noix pour que ÇA : disparaisse. Veux pas, peux pas! Je peux pas vivre un truc pareil! Je n'ai

jamais eu le programme, je n'ai jamais su les mots pour : en parler me dévore. Oui je sais, on est décembre : décembre la ciguë. Allume encore un smoke, fixation : téléphone. Surtout qu'il ne sonne pas. Veux pas que ça t'arrive, veux pas que tu me quittes, veux qu'on fasse un voyage, qu'on cueille des champignons, veux la pluie la montagne, les marches les ruisseaux, veux ton sourire tes paroles. Tu m'entends tu m'entends? Tu m'entends je t'appelle! J'ai besoin de ta voix, que tu me dises encore, que tu... dring dring : PAF! On est le Z de décembre, TAC : l'horloge qui me cloue les os. Et le coup de sifflet qui vrille les oreilles. Automatisme alors, et décroche ahurie. Le silence le blanc, un blanc immense : la terreur, et puis le combiné fracassé contre mur.

Matin les heures les secondes, veux pas savoir, ne veux pas voir et reste plus bas que les couvertures. Le temps dehors? On est décembre tout est glacé. La main sur la poitrine, je cherche mon cœur : descends dedans. Je crois aux liens cosmiques, je crois aux énergies, je crois qu'il ne me reste plus que ça : y croire. Dans l'en-deçà de moi, me retrousse en entier, au plus grave des chairs, au plus profond du corps. Me concentre intérieur, c'est dire : je marche vers toi, je fais tout le chemin, m'acharne à te donner les forces qu'il me reste. Le réveil sonne, strident, aigu. Les yeux qui s'écar-

quillent fixant l'obscurité, et mon cœur qui me pique les doigts. Refermer le regard, s'en aller à nouveau dans la chaleur des couvertures, dans la chaleur du lien qui, dans l'obscurité des origines, me ramène interminablement vers toi. Parfois dans le regard, c'est ton visage qui approche. Il vient quelques instants puis à nouveau : phosphènes, les petites lézardes vitreuses qui se déglissent sous les paupières. Les suivre alors quelques secondes, avec toutes les questions : comment retrouver le visage, comment le faire à nouveau apparaître ? Me dis : je ne dois pas penser, juste fixer un point, et laisser faire. Rien, toujours les phosphènes qui grouillent, qui rampent dans mes yeux. Je ne supporte plus, appuie les pouces sur les orbites, jusqu'à me faire trop de pression : me faire mal, un peu, pour dévier l'angoisse. Sous le noir de ma peau, alors des étincelles, des soleils minus-

cules, on dirait presque... de la lumière. Je respire, souris, ne sais plus mon attente. Et puis les phosphènes reviennent, on dirait, je me dis, que mon obscurité a la gale. Les couvertures, les enrouler autour de moi pour en faire une armure, pour que ça nous bretelle, et faire en sorte de : ne pas tomber. Reprendre alors le lâcher prise, c'est dire tendre une main du creux de l'âme, jusqu'à pouvoir tenir la tienne. Là, là, ça y est, à nouveau ton visage. Ça marche par flashes : colorés. Je ne suis plus le temps, et nous sommes l'espace. À nouveau mes poumons me servent de grand-voile. On dirait, nous flottons, je ne sais où qu'importe, tu me souris c'est beau, je me dis tu es mon ciel, et je sens qu'il est doux, qu'il est chaud, qu'il m'accueille. Surtout alors, ne pas penser, mais cette pensée-là, c'est déjà trop de bruit et la mauvaise route : celle où le TIC-TAC de l'horloge retentit à nou-

veau. Le temporel : nous extermines. À nouveau dans la main le cœur fait l'araignée. J'en sais les mandibules, les pattes : qui me détricotent. Qu'importe, je l'ignore, tapote doucement les petits ventricules, imagine mes doigts sous la peau, imagine si fort, qu'il n'y a plus rien alors : d'imaginaire. Cette vie qu'il nous reste résiste, ne s'avoue pas : vaincue. Je dépose mon cœur dans ma paume, l'approche de ma bouche et, avec les dents, arrache une à une les pattes de la faucheuse, en la fixant : droit dans les yeux. Je sais ma concentration si féroce que rien ne peut m'écarter : du bon geste. Je n'ai pas peur, nettoie le cœur dans une patiente : assurance. Je soigne, prends soin de nous, et nous retrouve alors dans je ne sais quel lieu baigné d'une clarté cristalline. M'y blottis au plus tendre, puis j'ouvre les yeux. Il ne faut pas user, me dis-je. Sortir la tête des couvertures, regarder le plafond, accep-

ter la lumière. Il fait jour. Les bras le long du corps, je me demande ce que nous pourrions faire, ne trouve rien qui puisse franchir la distance. Je voudrais entrer dans ton corps afin de lui ôter ce qu'il a de malade et qui dévore mon langage. L'espace, l'espace, tout l'espace à franchir pour te revoir encore. Je pense à la marelle, comment lancer le bon caillou, au bon endroit, pour avancer. Je revois les récréations, celles de l'école, celles des soirées au coin du feu, celles des cueillettes de myrtilles, celles... toutes celles que nous nous sommes offertes. De tellement tant : petits détails. Je prononce « Mieux Aimée », ricoche alors « Nez Rouge », puis vient « Le Chevalier »... D'abord, toujours, « Le Chevalier ». « À la virgule tu t'arrêtes une seconde, au point tu en prends deux, les autres signes sont tous forts tu restes campée : trois secondes. » Et puis ta voix revient en boucle :

– *Je vais vous raconter l'histoire du Chevalier Brant (une seconde) telle que la contait un barde au pays de Léon (trois secondes) Au village de Kerloan (une) grande bataille fut livrée (trois secondes) grande bataille contre les Anglais (trois) il a été blessé le Chevalier...*

À nouveau je m'enfouis six mètres sous les couvertures, à des milles et des milles de toute terre habitée, et je : nous redécouvre.

L'horloge, les heures, les secondes : ne veulent plus rien dire. Dehors il fait un froid de loup, le canal est gelé. Je descends l'escalier, traverse tout le parc, et mon cerveau : glacés. J'ouvre le portillon, une bouffée d'air froid me cisaille le ventre. Marche arrière, je reviens sur mes pas. Soudain, c'est toute mon enfance qui givre dans ma bouche. Je pleure, pleure, hurle ton nom, non : je ne hurle rien, je l'ai cru point final. Mais juste dans ma tête pour m'accrocher plus loin, dans ma tête les mots : moi ma grand-mère je dis Mamie et c'est un mot qui veut tout dire. Ensuite, la tête sous l'eau froide, puis

à nouveau sortir, traverser le jardin, et me planter, debout, devant le canal : immobile. À gauche la campagne, à droite : centre-ville. J'arme du bon côté, il faut que l'on résiste. Je fais un pas, toi tu inspires, j'en fais un autre, tu libères l'air. J'ai ta lettre dans la poche, encore une autre lettre, chaque jour je t'écris pour te dire attends-moi, j'ai besoin de tes lèvres, j'ai besoin de ta voix, de tes yeux, de ta vie, moi je ne sais pas faire : je ne sais pas me faire sans toi. Mes pieds, je me fixe à mes pieds, compte bien tous les pas. À chacun je me dis : c'est une seconde qui passe. Puis je compte à rebours, dans dix jours je te vois, il faut tenir dix jours, tu tiendras je le sais, c'est moi : qui ne tiens pas. Tu m'as dit : oui vas-y, et fais bien ton travail, fais-le bien jusqu'au bout, je t'attendrai : promis. Je m'accroche à mes pas, à tous les moindres gestes, et je les chronomètre, plus que dix jours, Mamie. Mon travail je le fais, avec sérieux crois-

N° d'éditeur : 2311
N° d'édition : 246327
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : février 2013

Imprimé en France



Édith Azam
Décembre m'a ciguë

Cette édition électronique du livre
Décembre m'a ciguë d'ÉDITH AZAM
a été réalisée le 18 janvier 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en janvier 2013
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782818017074 - Numéro d'édition : 246327).
Code Sodis : N53665 - ISBN : 9782818017098
Numéro d'édition : 246329.